

LE MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 22 Janvier 1887

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-nous, par Léon Leduc. — Le parlement de Québec. — Chronique canadienne, par l'abbé Casgrain. — Poésie : Le soir, par Junior. — Le cannibalisme dans les Montagnes Rocheuses. — Nos gravures. — La bonté. — Nos primes. — Comment s'habiller. — Choses et autres. — Récréations de la famille. — Feuilleton : Jean-Jeudi (suite).

GRAVURES. — Portraits des députés du Parlement de Québec : Hon. Louis Olivier Taillon ; M. Georges Duhamel ; M. Guillaume Alphonse Nantal. — La chasse à l'original dans les forêts canadiennes. — Réception des clubs canadiens à New-York. — Gravure du feuilleton.

Primes mensuelles du "Monde Illustré"

1 ^{re} Prime	50
2 ^{me} "	25
3 ^{me} "	15
4 ^{me} "	10
5 ^{me} "	5
6 ^{me} "	4
7 ^{me} "	3
8 ^{me} "	2
86 Primes, à \$1	86

94 PRIMES . . . \$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.



Je suis un peu comme Lafontaine qui disait un jour :

— Si Peau d'Ane m'était conté, j'y prendrais un plaisir extrême.

J'aime les contes bien dits, et c'est pour cela que j'aurais voulu connaître le comte Galland, qui contait si bien ses contes.

Quand, en famille, une de mes vieilles parentes raconte à mes enfants l'histoire de "Bonnet-Rouge," une des plus émouvantes, les plus longues, les plus fantastiques que je connaisse, Pierre et Laurence ne sont pas les seuls qui écoutent, car tout en faisant mine de lire mes journaux, je prête une oreille très attentive aux aventures du héros du récit.

C'est pour cela que, me trouvant parfois à la campagne, je n'ai jamais perdu une occasion de rencontrer les conteurs renommés.

C'est pour la même raison que souvent je suis allé écouter un brave homme, que vous connaissez sans doute, et qui tient un petit hôtel non loin du marché Bonsecours.

. Cet hôtelier, comme on n'en voit plus, approche de la soixantaine, il a beaucoup voyagé, beaucoup retenu, et vraiment, c'est toujours avec un nouveau plaisir que j'entends sa bonne grosse voix nous disant une aventure quelconque.

Un soir, nous étions chez lui et, comme les clients n'embombent pas d'ordinaire l'établissement et que, ce jour-là, le vent et la neige se battaient dehors, nous étions plus tranquillement encore assis en rond près du poêle, causant de choses et d'autres.

—Tiens, dit tout à coup notre hôte, ce diable de temps me fait souvenir d'une aventure qui m'est arrivée, il y a, ma foi, vingt ans, je crois...

—Une histoire ! dites ! nous écoutons.

—Oui, il faisait un temps à ne pas mettre un informé à la porte, commença-t-il en renflant sa voix, qui avait alors des profondeurs, un creux invraisemblable ; il était dix heures du soir, c'est-à-dire que j'allais fermer et qu'il s'en allait minuit.

—Je comptais mon argent dans mon tiroir, qui ferme à clef comme vous savez, vu qu'il n'y a pas de serrure et que c'est une combinaison, qu'on n'a pas besoin de clef, parce que c'est plus commode et qu'on peut la perdre. Voilà qu'il entre trois

hommes ; ils n'étaient pas trois, ils étaient quatre, quatre grands gaillards, plus haut que le tuyau du poêle, quand je dis quatre, il y en avait deux petits et deux moyennement grands. Même qu'il y en avait un avec un capot, couleur de canelle, que je connaissais bien, car il avait déjà fait de mauvais coups dans les auberges des environs, qu'on m'avait racontés, parce que je ne l'avais jamais vu.

—Qu'est-ce qu'il faut vous servir ? que je leur dis, en regardant toujours leurs mains de préférence à leurs pieds et en refermant mon tiroir où était mon argent.

—Du gin pour tout le monde, que me répond le plus petit ou l'autre qui était moyennement petit, je ne me rappelle plus au juste, mais ce que je sais bien, c'est que je leur sers ce qu'ils m'avaient demandé du whiskey et du gin, pas mélangé, pur, comme me le vend le marchand que vous connaissez peut-être et qui demeure rue St-Paul.

—Il était bon, car ils n'en ont pas laissé une goutte, et j'attendais mes vingt cents.

—Le grand, c'est-à-dire l'un des quatre, dit au petit, vu qu'ils étaient ensemble, en mettant la main dans son gousset de pantalon : "On boit à bon marché à soir," l'autre se mit à rire et je commençais à me méfier. Le troisième ne disait rien et le dernier, celui qui avait le capot, couleur de canelle, regardait le plafond en sifflant.

—V'là cent piastres, que me dit celui qui avait fouillé dans le gousset de son pantalon, en me présentant un bill.

. "Je le regarde, il était bon..."

—Attends, que je me dis, en moi-même, toi t'as déjà bu plus de dix traites ce soir, avec ton cent piastres, sans payer, parce que les autres n'avaient pas pu te le changer. Justement je devais aller le lendemain payer à M. Villeneuve, un compte pour du rye, vu que je l'achète là, parce qu'il est bon, c'est même de celui que vous venez de boire, et que j'aime mieux avoir du bon que du mauvais, et j'avais l'argent, tout de l'argent dur, dans mon tiroir, en rouleaux.

—Ça ne m'a pris de temps à lui donner son change, tout en regardant où était mon *revolteur*, que j'avais prêté le matin à un de mes garçons, qui était allé à St-Eustache, en passant par le chemin du Sault, qui n'est pas sûr le soir, v'là qu'on y arrête les gens, près de la maison carrée, parce qu'elle est ronde, et qu'il l'avait pris avec lui. Mais j'avais ma hachette, une hachette fraîche affilée, brillante comme de l'argent, peinte en vert, à l'autre bout, sous mon comptoir.

—Attendez, que me dit l'autre, si vous n'avez que de l'argent dur, je crois que j'ai du plus petit change.

—Pas de ça, que je lui réponds, prenez vos trente sous, moi aussi j'aime ça : l'argent de papier.

—Alors voilà qui veut ravoier son bill de cent piastres, qu'il m'avait donné, pour boire sans payer, en croyant que j'allais lui rendre parce que je n'avais pas de change, mais que j'en avais justement pour la raison que je vous ai contée. Moi je ne voulais pas, il essaya de passer la main par dessus le comptoir, pour ouvrir le tiroir et le ravoier, j'y prends le bras, comme ça, mais plus fort, parce que je ne voudrais pas vous faire mal, que vous êtes des messieurs ; il tire, je serre, les autres veulent s'en mêler, alors je prends ma hachette. Ils se sauvent, je cours après... le dernier qui passait la porte était justement celui au capot couleur de canelle, j'y envoie un coup de hachette *drête*, là, dans la tête...

—Dans la tête, je vous dis, drête en arrière...

—Je le manque ! ! ! !

—Je n'en ai plus jamais entendu parler...

—Ce que je vous dis là est aussi vrai que je suis ici.

—Le lendemain, je rencontre M. Cassidy, le défunt M. Cassidy, qui a été maire, — vous l'avez peut-être bien connu, — c'était un homme pas fier et qui causait volontiers avec le monde. Je lui raconte l'affaire.

—Ecoute Léon, qui me dit, — Léon, c'est mon nom, — tu as eu de la chance de ne pas l'avoir tué, et que l'affaire n'ait pas eu de suite, car, si bien que la chose se soit terminée, je te le dis, tu aurais peut-être pu être occupé... mais pas inquiété !

. Ce récit est à peu près authentique, c'est une de ces histoires écornifistibulantes dans lesquelles l'intérêt général disparaît pour ne faire ressortir que les réflexions, les écarts du conteur.

Cependant, il est impossible d'en rendre la saveur, car tout est dans le ton, dans la pose, dans les gestes.

. Il vient de mourir à Exeter, New-Hampshire, un homme qui a eu l'honneur de voyager un des premiers sur un bateau à vapeur.

Le Dr William Perry, était en effet le dernier survivant de ceux qui ont fait le premier voyage dans le bateau du grand Fulton, il y a soixante-dix-neuf ans.

Ce vieillard, mort à l'âge de quatre-vingt-dix-huit ans, était fier de rappeler cet événement qui devait opérer plus tard une révolution si complète dans les relations des peuples.

Ce nom de Fulton, réveille en effet tout un monde d'idées, une foule d'expériences qui appartiennent à la science moderne.

Cet Américain de génie, né en 1765, orphelin à trois ans, fut élevé à la diable, plus souvent dans les champs qu'à l'école et atteignit ses dix-huit ans, sachant à peine lire et écrire. Cependant, le cerveau était bien équilibré, la tête pleine d'ambitions, et le cœur haut placé. Voulant être plus près du centre des lettres et des sciences qu'il ignorait, il se rendit en Angleterre, puis de là, à Paris.

Il travailla avec une énergie de fer, étudia la mécanique, les sciences en général, apprit le français, l'allemand et l'italien en quelques années.

En 1797 il eut une entrevue avec Carnot, et lui exposa ses idées sur l'iberté du commerce. Le 18 Fructidor vint renverser ses espérances, et il reprit ses études.

C'est alors qu'il inventa un bateau sous-marin, qui pouvait rester plusieurs heures sous l'eau, et était destiné à envoyer des pétards pour faire sauter des navires et qu'il nomma *torpedos*.

Le *torpedo* consistait en une boîte de cuivre assez grande pour contenir une centaine de livres de poudre. A cette boîte était adapté une sorte de chien de fusil, faisant feu à un moment calculé. L'appareil ainsi préparé était attaché à une corde, qu'il fallait aller fixer aux flancs du navire à faire sauter, et quand le mouvement d'horlogerie arrivait au terme de sa course, l'explosion avait lieu.

Ce système fut présenté au premier Consul, l'expérience eut lieu et réussit, mais ne fut pas accepté pour différentes raisons.

Il revint en Amérique, continua ses travaux et s'occupa surtout des progrès des machines à vapeur.

Il construisit un bateau à vapeur, le *Clermont*, et au mois d'août 1807, le premier *steam-boat* qu'ait vu l'Amérique fut envoyé sur l'Hudson.

Bientôt il perfectionna son œuvre, et il établit un service de poste entre New-York et Albany, parcourant en trente heures les cent cinquante milles de distance qui séparaient ces deux villes.

La première apparition de ce bateau qui crachait le feu et la fumée, jeta la consternation au milieu du pays qu'il traversait. Les marins qui le rencontrèrent furent saisis d'une terreur panique ; les uns, disent les journaux de l'époque, se précipitèrent à fond de cale ; les plus braves se jetèrent à genoux et prièrent Dieu de détourner de leur tête la colère du monstre.

Tout a bien changé depuis quatre-vingts ans !

. Vous savez que le Reichstag, la Chambre des députés allemands, a été dissoute par suite de son refus de voter le fameux bill du ministère de la guerre.

Il s'agissait de consentir à une augmentation énorme du budget pour mettre l'armée sur le pied de guerre... pour être plus sûr de la paix, disait le chancelier de fer. Mais l'Allemagne, surchargée d'impôts, fatiguée de payer toujours pour acheter des fusils, alors qu'elle demande du pain, a refusé net.

En vain Bismarck avait épuisé son talent oratoire à faire valoir toutes ses mauvaises raisons pour faire passer sa loi ; il avait été même plus loin, il avait pris le ton de la menace : "Refusez si vous voulez, dit-il, je vous renverrai chez vous,